

[Femme, réveille-toi; le tocsin¹ de la raison se fait entendre dans tout l'univers; reconnais tes droits. Le puissant empire de la nature n'est plus environné de préjugés, de fanatisme, de superstition et de mensonges. Le flambeau de la vérité a dissipé tous les nuages de la sottise et de l'usurpation. L'homme esclave a multiplié
5 ses forces, a eu besoin de recourir aux tiennes pour briser ses fers. Devenu libre, il est devenu injuste envers sa compagne.][1] [Ô femmes! femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles? Quels sont les avantages que vous avez recueillis dans la Révolution? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé. Dans les siècles de corruption vous n'avez régné que sur la faiblesse des hommes. Votre empire
10 est détruit; que vous reste-t-il donc? la conviction des injustices de l'homme. La réclamation de votre patrimoine, fondée sur les sages décrets de la nature; qu'auriez-vous à redouter pour une si belle entreprise? le bon mot du législateur des noces de Cana²? Craignez-vous que nos législateurs français, correcteurs de cette morale, longtemps accrochée aux branches de la politique, mais qui n'est
15 plus de saison, ne vous répètent : femmes, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous? Tout, auriez-vous à répondre.][2] [S'ils s'obstinaient, dans leur faiblesse, à mettre cette inconséquence³ en contradiction avec leurs principes; opposez courageusement la force de la raison aux vaines prétentions de supériorité; réunissez-vous sous les étendards⁴ de la philosophie; déployez toute l'énergie de votre
20 caractère, et vous verrez bientôt ces orgueilleux, nos serviles adorateurs rampant à vos pieds, mais fiers de partager avec vous les trésors de l'Être suprême⁵. Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir⁶; vous n'avez qu'à le vouloir.][3]

1. Tocsin : sonnerie destinée à donner l'alarme pour avertir ou pour mobiliser.
2. Noces de Cana : lors d'un mariage à Cana (Galilée), Jésus (parfois appelé le législateur des chrétiens) rabroue sa mère, qui craint que les invités ne manquent de vin, en lui disant : « Femme, que me veux-tu? » Peu après, il accomplit son premier miracle : transformer l'eau en vin.
3. Inconséquence : manque de logique et de suite dans les idées.
4. Étendard : drapeau servant de signe de ralliement.
5. Être suprême : les philosophes des Lumières ne parlent plus de Dieu mais du Créateur, de l'Auteur de la nature, de l'Être suprême.
6. Affranchir : franchir, sauter par-dessus.

[Voilà à peu près la formule de l'acte conjugal dont je propose l'exécution¹. À la lecture de ce bizarre écrit, je vois s'élever contre moi les tartufes², les bégueules³, le clergé et toute la séquelle⁴ infernale. Mais combien il offrira aux sages de moyens moraux pour arriver à la perfectibilité⁵ d'un gouvernement heureux ! j'en vais donner en peu de mots la preuve physique. Le riche Épicurien⁶ sans enfants, trouve fort bon d'aller chez son voisin pauvre augmenter sa famille. Lorsqu'il y aura une loi qui autorisera la femme du pauvre à faire adopter au riche ses enfants⁷, les liens de la société seront plus resserrés, et les mœurs plus épurées. Cette loi conservera peut-être le bien de la communauté, et retiendra le désordre qui conduit tant de victimes dans les hospices de l'opprobre, de la bassesse et de la dégénération des principes humains, où, depuis longtemps, gémit la nature. Que les détracteurs⁸ de la saine philosophie cessent donc de se récrier⁹ contre les mœurs primitives, ou qu'ils aillent se perdre dans la source de leurs citations.] [1]

[Je voudrais encore une loi qui avantageât¹⁰ les veuves et les demoiselles trompées par les fausses promesses d'un homme à qui elles se seraient attachées ; je voudrais, dis-je, que cette loi forçât un inconstant à tenir ses engagements, ou à une indemnité proportionnée à sa fortune. Je voudrais encore que cette loi fût rigoureuse contre les femmes¹¹, du moins pour celles qui auraient le front de recourir à une loi qu'elles auraient elles-mêmes enfreinte par leur inconduite¹², si la preuve en était faite. Je voudrais, en même temps, comme je l'ai exposée dans *Le Bonheur primitif de l'Homme*, en 1788, que les filles publiques¹³ fussent placées dans des quartiers désignés. Ce ne sont pas les femmes publiques qui contribuent le plus à la dépravation¹⁴ des mœurs, ce sont les femmes de la société. En restaurant les dernières, on modifie les premières. Cette chaîne d'union fraternelle offrira d'abord le désordre, mais par les suites, elle produira à la fin un ensemble parfait.] [2]

[J'offre un moyen invincible pour élever l'âme des femmes ; c'est de les joindre à tous les exercices de l'homme : si l'homme s'obstine à trouver ce moyen impraticable, qu'il partage sa fortune avec la femme, non à son caprice, mais par la sagesse des lois. Le préjugé tombe, les mœurs s'épurent, et la nature reprend tous ses droits. Ajoutez-y le mariage des prêtres¹⁵ ; le Roi, raffermi sur son trône, et le gouvernement français ne saurait plus périr.] [3]

1. Voir l'article VI.

2. Tartufes : hypocrites et faux dévots.

3. Bégueules : personnes d'une prudence excessive.

4. Séquelle : suite de personnes.

5. Perfectibilité : caractère de ce qui peut se perfectionner, s'améliorer.

6. Épicurien : celui qui s'adonne aux plaisirs de la chair.

7. Voir article XI.

8. Détracteur : celui qui dénigre, rabaisse, attaque

9. Se récrier : s'indigner.

10. Avantageur : ici, dédommager, donner un avantage financier.

11. Voir article VII.

12. Inconduite : conduite qui n'est pas conforme à la morale.

13. Fille publique : prostituée.

14. Dépravation : dégradation.

15. Le mariage des prêtres : les prêtres catholiques sont voués au célibat.

Parcours : Émie et combatte pour l'égalité'

Mercier, *Le Tableau de Paris* (1781-1788)

Dans ce guide de la capitale, précieux témoignage sur la ville à la veille de la Révolution, Louis-Sébastien Mercier (1740-1814), grand ami d'Olympe de Gouges, observe les comportements de la société dont il fait une satire virulente, ce qui provoque l'interdiction de l'ouvrage.

Si l'on ne défend point aux femmes la musique, la peinture, le dessin, pourquoi leur interdirait-on la littérature ? ce serait dans l'homme une jalousie honteuse que de repousser la femme dans l'ignorance, qui est un véritable défaut avilissant¹. Quand un être sensible a reçu de la nature une imagination vive, comment lui ravir le droit d'en disposer à son gré ?

5 Mais voici le danger. L'homme redoute toujours dans la femme une supériorité quelconque ; il veut qu'elle ne jouisse que de la moitié de son être. Il chérit la modestie de la femme ; disons mieux, son humilité, comme le plus beau de tous ses traits ; et comme la femme a plus d'esprit naturel que l'homme, celui-ci n'aime point cette facilité de voir, cette pénétration. Il craint qu'elle n'aperçoive en lui tous ses vices et surtout ses défauts.

10 Dès que les femmes publient leurs ouvrages, elles ont d'abord contre elles la plus grande partie de leur sexe, et bientôt presque tous les hommes. L'homme aimera mieux toujours la beauté d'une femme que son esprit ; car tout le monde peut jouir de celui-ci.

L'homme voudra bien que la femme possède assez d'esprit pour l'entendre, mais point qu'elle s'élève trop, jusqu'à vouloir rivaliser avec lui et montrer égalité de talent ; tandis que
15 l'homme exige pour son propre compte un tribut² journalier d'admiration. [...]

Ainsi, à travers tous les compliments dont l'homme accable une femme, il craint ses succès, il craint que sa fierté n'en augmente et ne mette un double prix à ses regards. L'homme veut subjugu³ la femme tout entière, et ne lui permet une célébrité particulière que quand c'est lui qui l'annonce et qui la confirme. Il consent bien qu'elle ait de la réputation, pourvu
20 qu'on l'en croie le premier juge et le plus proche appréciateur.

Une femme qui écrit doit faire exception, on en conviendra ; car les devoirs d'amante, d'épouse, de mère, de sœur, d'amie souffrent toujours un peu de ces ingénieuses distractions de l'esprit, et l'homme tremble que les qualités de cœur ne viennent à se refroidir au milieu de l'enchantement de la renommée. Il désire, enfin, qu'elle ne soit susceptible que
25 d'une sorte d'enchantement : de celui-là que l'homme voudrait inspirer exclusivement.

Encore si les femmes s'emparaient de la science ; mais non, elles prennent les légèretés, les finesses, le sentiment, les grâces originales de l'imagination, la peinture de nos défauts, et elles font tout cela sans études, sans collègues, et sans académie.

1. Avilissant : méprisable.

2. Tribut : ce que l'on est obligé d'accorder.

3. Subjuguer : fasciner, littéralement : mettre sous le joug.

Parcours : Emie et combattre pour l'égalité
1783 Essai de l'éducation des femmes Laclos

Si Choderlos de Laclos (1741-1803) est connu pour *Les Liaisons dangereuses*, roman épistolaire qui montrait comment la société vouait les femmes à l'asservissement, il l'est moins pour son engagement dans le combat contre l'esclavage. Dans ce texte, il établit un parallèle éclatant entre la condition des femmes et celle des esclaves.

Ô Femmes [...]. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel; comment enfin, dégradées de plus en plus par votre longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants¹, mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable. [...] [Ne] vous laissez plus abuser par de trompeuses promesses, n'attendez point les secours des hommes auteurs de vos maux : ils n'ont ni la volonté, ni la puissance de les finir², et comment pourraient-ils vouloir former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir; apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage en elle vraisemblable. Je me tais sur cette question; mais jusqu'à ce qu'elle soit arrivée, et tant que les hommes régleront votre sort, je serai autorisé à dire, *et il me sera facile de prouver qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes.*

Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation : dans toute société, les femmes sont esclaves; donc la femme sociale³ n'est pas susceptible d'éducation. Si les principes de ce syllogisme⁴ sont prouvés, on ne pourra nier la conséquence. Or, que partout où il y a esclavage il ne puisse y avoir éducation, c'est une suite naturelle de la définition de ce mot; c'est le propre de l'éducation de développer les facultés, le propre de l'esclavage c'est de les étouffer; c'est le propre de l'éducation de diriger les facultés développées vers l'utilité sociale, le propre de l'esclavage est de rendre l'esclave ennemi de la société. Si ces principes certains pouvaient laisser quelques doutes, il suffit pour les lever de les appliquer à la liberté. On ne niera pas apparemment qu'elle ne soit une des facultés de la femme et il implique que la liberté puisse se développer dans l'esclavage; il n'implique pas moins qu'elle puisse se diriger vers l'utilité sociale puisque la liberté d'un esclave serait une atteinte portée au pacte social fondé sur l'esclavage. Inutilement voudrait-on recourir à des distinctions ou des divisions. On ne peut sortir de ce principe général que sans liberté point de moralité et sans moralité point d'éducation.

1. Avilissant : qui avilit, qui abaisse, dégrade, déprécie.

2. De les finir : de tenir leurs promesses.

3. La femme sociale : qui vit en société. Choderlos de Laclos l'oppose à une « femme naturelle » qui échapperait à la corruption de la société.

4. Un syllogisme : forme de raisonnement fondant la conclusion sur deux affirmations préalables (les « principes » ou prémisses).

Marie d'AGOULT, *Essai sur la liberté*, 1847

L'Essai sur la liberté s'élève contre l'asservissement dont les femmes sont encore l'objet au XIX^e siècle...

Les lois qui retiennent le sexe féminin dans l'asservissement ou l'infériorité sont des lois inintelligentes, restes de la barbarie. La femme, qui, par suite de ces lois, est demeurée astreinte à un régime mental inférieur, n'a pu être épouse et mère qu'imparfaitement. Des maux incalculables sont nés de cette erreur fondamentale. L'hypocrisie et la déloyauté dans la société, l'aridité de la vie, la désolation du mariage et jusqu'à l'appauvrissement des races, en sont les conséquences funestes.

Dans l'état de choses encore subsistant, malgré tous les progrès accomplis, rien n'est encore réglé ; tout demeure arbitraire, inconséquent ; tout est hasard. La destinée des femmes varie autant que peut varier le caprice d'un individu, contenu, il est vrai, par la douceur des mœurs, mais en dernier ressort maître absolu ; et le plus souvent l'homme, qui ne devrait avoir que des rapports d'égalité avec sa compagne, demeure dans des rapports de supériorité qui faussent les indications de la nature. La loi et les coutumes ne lui donnent, suivant le rang qu'il occupe dans la hiérarchie sociale, qu'une servante utile ou une esclave gracieuse ; il en résulte que ses devoirs envers elle participent plus de la paternité que de la fraternité ou conjugalité. La femme, dix-huit siècles après la venue du Christ, montre encore tous les vices de l'esclave et tous les défauts de l'enfant : l'esprit de vengeance et de mensonge, dans les classes inférieures ; dans les rangs élevés de la

société, une mobilité impérieuse, des goûts frivoles, des caprices cruels ; partout la perfidie. Rien de plus contraire à la noble paix de l'union conjugale et à la sécurité de la paternité, qui reposent entièrement sur la loyauté de l'épouse. Mais le mal aujourd'hui est si enraciné, qu'il faudra la volonté constante de plusieurs générations, peut-être, pour que la femme soit rendue à sa destination naturelle dans l'association humaine, et rien n'annonce encore parmi nous que cette volonté soit sérieuse. Quelques protestations isolées que très peu de nous ont voulu entendre, quelques dithyrambes¹ admirés et oubliés aussitôt, d'illustres exemples qu'on affecte de trouver dangereux, ont servi de texte aux conversations des oisifs² ; mais les hommes de pensée et d'action, les philosophes et les politiques, ceux qui mènent l'opinion et qui changent les lois, n'ont point daigné méditer une question à laquelle semble s'être attaché, en France surtout, je ne sais quel ridicule qui suffit à effaroucher³ les plus braves et semble devoir juger en dernier ressort ce grave problème auquel est attaché tout l'avenir de la société.

Rien n'est plus négligé ou plus inconsidérément dirigé que l'éducation des femmes. Que veut-on ? Je doute qu'on le sache bien. Que doit-on vouloir selon la raison ? Que doit-on faire selon le préjugé ? Dans l'impossibilité d'accorder ces deux puissances irréconciliables, on laisse tout au hasard.

Parcours : écrire et combattre pour l'égalité

Si l'égalité entre les deux sexes était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine. En attendant, la femme est toujours, comme le disait le vieux Molière, le potage de l'homme.

Le sexe fort descend jusqu'à flatter l'autre en le qualifiant de beau sexe.

Il y a fichtre longtemps que nous avons fait justice de cette force-là, et nous sommes pas mal de révoltées, prenant tout simplement notre place à la lutte, sans la demander. — Vous parleriez jusqu'à la fin du monde ! Pour ma part, camarades, je n'ai pas voulu être le potage de l'homme, et je m'en suis allée à travers la vie, avec la vile multitude, sans donner d'esclaves aux Césars.... Jamais je n'ai compris qu'il y eût un sexe pour lequel on cherchât à atrophier l'intelligence comme s'il y en avait trop dans la race.

Les filles, élevées dans la niaiserie, sont désarmées tout exprès pour être mieux trompées : c'est cela qu'on veut. C'est absolument comme si on vous jetait à l'eau après vous avoir défendu d'apprendre à nager, ou même lié les membres.

Sous prétexte de conserver l'innocence d'une jeune fille, on la laisse rêver, dans une ignorance profonde, à des choses qui ne lui feraient nulle impression, si elles lui étaient connues par de simples questions de botanique ou d'histoire naturelle.

Mille fois plus innocente elle serait alors, car elle passerait calme à travers mille choses qui la troublent : tout ce qui est une question de science ou de nature ne trouble pas les sens

Partout, l'homme souffre dans la société maudite ; mais nulle douleur n'est comparable à celle de la femme.

Dans la rue, elle est une marchandise.

Dans les couvents où elle se cache comme dans une tombe, l'ignorance l'étreint, les règlements la prennent dans leur engrenage, broyant son cœur et son cerveau.

Dans le monde, elle ploie sous le dégoût ; dans son ménage le fardeau l'écrase ; l'homme tient à ce qu'elle reste ainsi, pour être sûr qu'elle n'empiétera ni sur ses fonctions, ni sur ses titres.

Rassurez-vous encore, messieurs ; nous n'avons pas besoin du titre pour prendre vos fonctions quand il nous plaît !

Vos titres ? Ah bah ! Nous n'aimons pas les guenilles ; faites-en ce que vous voudrez ; c'est trop rapiécé, trop étriqué pour nous. Ce que nous voulons, c'est la science et la liberté.

Vos titres ? Le temps n'est pas loin où vous viendrez nous les offrir, pour essayer par ce partage de les retaper un peu. Gardez ces défroques, nous n'en voulons pas.

Nos droits, nous les avons. Ne sommes-nous pas près de vous pour combattre le grand combat, la lutte suprême ? Est-ce que vous osez faire une part pour les droits des femmes, quand hommes et femmes auront conquis les droits de l'humanité ? »

Louise Michel , Mémoires, 1886

• Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, 1975

Benoîte GROULT
(1920-2016)

Benoîte Groult est une journaliste, essayiste et militante. Elle a consacré une grande partie de sa vie à interroger avec courage et détermination le rapport entre les femmes et les hommes au XX^e siècle.

1. Troisième des cinq livres de la Torah, qui sert de fondement au judaïsme.
2. Monumentale encyclopédie composée par Pline l'Ancien au cours du I^{er} siècle après J.-C., compilant l'ensemble des savoirs de l'époque.

Ainsi soit-elle, publié en 1975, est l'essai le plus célèbre de Benoîte Groult. Elle aborde avec force dans ce passage les règles des femmes, montrant comment on en a fait à la fois un symbole de l'impureté et un lieu de silence des femmes sur elles-mêmes.

Depuis le jour où la petite fille devient l'« enfant blessée, douze fois impure » dont parle Vigny, jusqu'au jour où la ménopause fait d'elle un être sans sexe avouable, tout est vécu pour elle comme une humiliation, une honte à cacher ou une frustration. Le précepte de Mahomet : *La menstruation est un mal, tenez-vous à l'écart des femmes jusqu'à ce qu'elles redeviennent pures*, est l'exacte réplique de celui du Lévitique¹ : *La femme qui aura un flux de sang en sa chair restera sept jours dans son impureté et quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir* et répond à l'obligation en Inde de ne toucher ni l'eau ni la nourriture des siens pendant ces « journées maudites ». Mille traces en subsistent, ne serait-ce que le mot anglais qui désigne les règles : *the curse*, la malédiction. Des croyances dignes des mentalités tribales se perpétuent. Il y a exactement mille neuf cents ans, Pline écrivait dans son *Histoire naturelle* en 37 volumes² : « La femme menstruée gâte les moissons (bigre, quel pouvoir), dévaste les jardins, tue les germes, fait tomber les fruits, tue les abeilles et fait aigrir le lait si elle le touche. »

Près de deux mille ans plus tard, la médecine n'avait pas évolué en ce qui concerne ce sujet puisqu'en 1878 le *British Medical Journal* affirmait que « la viande se corrompt quand elle est touchée par des femmes ayant leurs règles ». Suivaient les cas de deux jambons gâtés de cette façon. Et les mayonnaises qui ratent, les fleurs posées sur la table d'un directeur par une secrétaire menstruée et qui se fanent aussitôt (exemple très sérieusement cité) et bien d'autres superstitions...

Une seule voix à ma connaissance a eu l'indépendance et l'audace de parler avec douceur de ce sang « menstruel » – ce mot affreux qui confère un air de maladie à la chose –, celle d'Annie Leclerc³ dans un livre troublant et qui va bien au-delà des revendications féministes habituelles, ou plutôt bien à côté. Modelée comme tout le monde par dix ou vingt siècles de misogynie⁴ bien digérée, j'ai lu avec un certain recul, un dégoût parfois, les lignes qui suivent : « Vivre est heureux. Voir, entendre, toucher, boire, manger, uriner, déféquer, se plonger dans l'eau et regarder le ciel, rire et pleurer, parler à ceux qu'on aime, voir, entendre, toucher, boire ceux qu'on aime et mêler son corps à leur corps est heureux. »

« Vivre est heureux. Voir et sentir le sang tendre et chaud qui coule de soi, qui coule de source, une fois par mois, est heureux. Être ce vagin, œil ouvert dans les fermentations nocturnes de la vie, oreille tendue aux pulsations, aux vibrations du magma originaire, main liée et main déliée, bouche amoureuse de la chair de l'autre. Être ce vagin est heureux. [...] »

Et puis, sous mille couches de honte de mon corps, d'acceptation des répulsions masculines, de résignation à ce que je croyais mes infirmités, et de silence surtout, car il faut bien trouver le moyen d'être malgré tout une femme heureuse, j'ai soudain ressenti une douceur et un orgueil de moi-même.

Ce texte prend place entre la dédicace « À la Reine » et la Déclaration. Par sa forme, il est à rapprocher de l'adresse aux femmes qui ouvre le postambule.

Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question ; tu ne lui ôteras pas du moins ce droit. Dis-moi ? qui t'a donné le souverain empire¹ d'opprimer mon sexe ? ta force ? tes talents ? Observe le créateur dans sa sagesse ; parcours la nature dans toute sa grandeur, dont tu sembles vouloir te rapprocher, et donne-moi, si tu l'oses, l'exemple de
5 cet empire tyrannique.

Remonte aux animaux, consulte les éléments, étudie les végétaux, jette enfin un coup d'œil sur toutes les modifications de la matière organisée ; et rends-toi à l'évidence quand je t'en offre les moyens ; cherche, fouille et distingue, si tu le peux, les sexes dans l'administration de la nature. Partout tu les trouveras confondus, partout ils coopèrent avec un
10 ensemble harmonieux à ce chef-d'œuvre immortel.

L'homme seul s'est fagoté² un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursoufflé³ de sciences et dégénéré, dans ce siècle de lumières et de sagacité⁴, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles ; il prétend jouir⁵ de la Révolution, et réclamer ses droits à l'égalité, pour ne rien
15 dire de plus.

1. Empire : domination de quelqu'un, autorité.
2. S'est fagoté : s'est fabriqué à la hâte (péjoratif).
3. Boursoufflé : enflé, gonflé.
4. Sagacité : finesse d'esprit.
5. Jouir : bénéficier, profiter de.

Parcours Ecrire et combattre pour l'égalité

Texte 3 Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949)

Dans cet ouvrage révolutionnaire, Simone de Beauvoir (1908-1986) remet en question le rôle traditionnel des femmes et démystifie la féminité en montrant qu'elle n'est pas une condition définie par la nature mais une construction sociale : « On ne naît pas femme, on le devient », écrit-elle. Si ce livre suscite des réactions hostiles en France à sa sortie, il devient un des livres phares de la pensée féministe des années 1950-60 dans le monde.

Or la femme a toujours été, sinon l'esclave de l'homme, du moins sa vassale¹ ; les deux sexes ne se sont jamais partagé le monde à égalité ; et aujourd'hui encore, bien que sa condition soit en train d'évoluer, la femme est lourdement handicapée. En presque aucun pays son statut légal n'est identique à celui de l'homme et souvent il la désavantage considérablement. Même lorsque des droits lui sont abstraitement² reconnus, une longue habitude empêche qu'ils ne trouvent dans les mœurs leur expression concrète. Économiquement hommes et femmes constituent presque deux castes³ ; toutes choses égales, les premiers ont des situations plus avantageuses, des salaires plus élevés, plus de chances de réussite que leurs concurrentes de fraîche date ; ils occupent dans l'industrie, la politique, etc., un
10 beaucoup plus grand nombre de places et ce sont eux qui détiennent les postes les plus importants. Outre les pouvoirs concrets qu'ils possèdent, ils sont revêtus d'un prestige dont toute l'éducation de l'enfant maintient la tradition : le présent enveloppe le passé, et dans le passé toute l'histoire a été faite par les mâles. Au moment où les femmes commencent à prendre part à l'élaboration du monde, ce monde est encore un monde qui appartient aux
15 hommes : ils n'en doutent pas, elles en doutent à peine. Refuser d'être l'Autre⁴, refuser la complicité avec l'homme, ce serait pour elles renoncer à tous les avantages que l'alliance avec la caste supérieure peut leur conférer. L'homme-suzerain⁵ protégera matériellement la femme-lige⁶ et il se chargera de justifier son existence [...]. Mais c'est un chemin facile : on évite ainsi l'angoisse et la tension de l'existence authentiquement assumée. L'homme
20 qui constitue la femme comme un Autre rencontrera donc en elle de profondes complicités. Ainsi, la femme ne se revendique pas comme sujet parce qu'elle n'en a pas les moyens concrets, parce qu'elle éprouve le lien nécessaire qui la rattache à l'homme sans en poser la réciprocité, et parce que souvent elle se complait dans son rôle d'Autre.

1. Sa vassale : la femme vit sous la dépendance de l'homme.
2. Abstraitement : en théorie.
3. Castes : classes fermées de la société.
4. Beauvoir dénonce ici le fait que l'homme se considère comme l'absolu et définit la femme comme l'Autre, être relatif à qui il manque quelque chose.
5. Suzerain : dans la société médiévale, seigneur dont dépend le vassal.
6. Lige : dans la société médiévale, l'homme-lige entretient avec son suzerain une relation plus étroite que les autres vassaux.

Question Comment Beauvoir figure-t-elle l'inégalité entre les hommes et les femmes ?